Conférence de
Madame Francine Roze

ꕥ ◆ ꕥ

Charles Sadoul (1872-1930). Entre Lorraine annexée et Lorraine restée française. La quête d'une « identité lorraine » ?

« Dans le concert unanime des pays lorrains qui entourent de vénération la mémoire de Charles Sadoul, Metz [*et*] le Pays Messin […] apportent leur part, très grande. Il les aima, non de cet amour silencieux que l'on avait recommandé pour les provinces perdues, mais d'un amour actif, agissant, à la fois pitoyable et pieux. Il y venait [*à Metz*] pour entretenir l'espérance, pour que le contact ne soit pas perdu ».

Avec ce bel hommage, rendu en janvier 1931, Marcel Grosdidier de Matons ne pouvait mieux évoquer la figure de Charles Sadoul, qui ne vit jamais, dans l'annexion, « qu'un accident temporaire »[1]. En effet, les relations entre la Lorraine restée française et les territoires annexés n'ayant jamais complètement cessé[2], de nombreux liens s'étaient maintenus, dans des domaines variés, et notamment dans celui des arts et de la culture, qui avaient amené Charles Sadoul à considérer que la fracture de 1871 n'avait pas entièrement divisé les Lorrains, et qu'une forme de continuité culturelle perdurait des deux côtés de la frontière, une fragile forme d'unité que les circonstances pouvaient cependant rapidement faire disparaître. Estimant qu'il était de son devoir d'entretenir – voire de raviver – ces liens qui persistaient malgré tout entre les populations lorraines, il embrassa cette cause jusqu'à sa mort, le 15 décembre 1930.

La famille Sadoul

Quand Charles Sadoul voit le jour à Raon-l'Etape, le 24 mai 1872, la Lorraine est donc partagée en deux territoires : le *Bezirk Lothringen* et la Lorraine restée française.

Parmi les anciens pays qui constituaient jadis l'organisation spatiale et le cadre de vie quotidien des populations, certains sont devenus allemands : le Thionvillois, le pays messin, le pays de Bitche, le pays des Étangs et le Saulnois. Pour autant, bien évidemment, les modes de vie de leurs habitants ne se sont pas instantanément germanisés. Ils ont encore en commun, avec les « Lorrains du sud », la culture et l'environnement matériel. Les ponts ne sont pas coupés, et la langue française demeure la langue d'apprentissage. La frontière est perméable et on se rend volontiers visite. Ainsi, dans les pays de la Seille, où la rivière fait frontière, les familles éclatées restent en contact et refusent de se laisser assimiler. Avec le temps pourtant, les mentalités évolueront, les liens se distendront et des stigmates de cette fracture imposée se perpétueront sur plusieurs générations.

Victor Prouvé, *Portrait de Charles Sadoul.*
Eau-forte, 1912 - Inv. 2006.0.5644 -
Palais des ducs de Lorraine - Musée lorrain, Nancy
© Palais des ducs de Lorraine - Musée lorrain, Nancy / Photo P. Buren.

Fils cadet d'Adrien Sadoul (1841-1879), brasseur, adjoint au maire de Raon-l'Etape et conseiller général de 1871 à 1879, Charles fréquente l'école primaire à Raon, où il est un élève à l'esprit vif, mais peu enclin à se plier au travail scolaire. Il affectionne – déjà – les livres et la littérature, les objets d'art et les bibelots. L'histoire locale le passionne. Après des études secondaires et des études de droit à Nancy, il passe son doctorat avec une thèse, *Essai historique sur les institutions judiciaires des duchés de Lorraine et de Bar avant les réformes de Léopold 1er*, qui témoigne de son intérêt pour l'histoire de la Lorraine.

Il fait son service militaire dans l'artillerie en 1893, puis s'établit à Nancy, où il prend un portefeuille d'assureur, se marie et s'installe rue Saint-Dizier. Il ne quittera plus l'ancienne cité ducale, sinon pour passer des vacances à Raon ou bien pour sillonner la région, à la recherche d'ultimes témoignages de la vie quotidienne. Resté profondément attaché à sa cité natale, il en sera conseiller général de 1919 à son décès[3].

Charles Sadoul a été admis associé-correspondant de l'Académie de Stanislas le 3 avril 1908, et élu titulaire le 24 janvier 1913. Mais ce n'est que le 24 mai 1930 qu'il prononcera finalement son discours de réception, consacré à un sujet vosgien qui lui tient profondément à cœur : *Les Sotrets*.

Passionné d'histoire lorraine, Sadoul est surtout porté « aux contacts avec les gens de la campagne et de la ville, où il recueille les usages, les traditions, les chansons, les récits ou *fiauves*, puis les objets qui appartiennent à ce que l'on nommait alors le folklore régionaliste »[4]. « Chez ce parfait régionaliste, écrivait Grosdidier de Matons, la Lorraine n'était ni une expression géographique, ni un souvenir historique, elle était une entité vivante, il croyait à sa réalité, à son immortalité. Il savait que son corps, la terre, avait été maintes fois divisé. Mais pour s'être penché davantage sur la psychologie que sur l'histoire, pour avoir fouillé les traditions populaires et le langage, le folklore, pour avoir admiré l'art paysan de sa province, au-dessus des divisions changeantes et éphémères, il en percevait l'âme unique »[5].

Dans ces conditions, Sadoul ne doute pas que les Lorrains soient restés les habitants d'un même pays, qu'ils vivent d'un côté ou de l'autre de la frontière. Et, même s'il se transforme lentement, leur cadre de vie s'y est encore généralement conservé. L'habitat, l'organisation de la vie agricole, les mentalités populaires ont encore relativement peu évolué. Néanmoins, la société rurale est en déclin et des changements radicaux s'amorcent, dont Sadoul prend conscience, comprenant que certaines pratiques traditionnelles sont sur le point de disparaître. L'urgence de collecter et de conserver tout ce qui peut encore l'être, s'impose comme une évidence.

C'est sur cette base qu'il fondera son action, constituera ses propres collections et celles du Musée Lorrain, publiera ses propres travaux sur le mobilier traditionnel et le costume lorrain et rédigera toutes ses notes[6].

Charles Sadoul, Metz et la Lorraine annexée : les amis et les relais messins

Dans le « malheur » qui partage la Lorraine, Charles Sadoul ne veut donc voir qu'un accident temporaire : « au-dessus de la frontière factice, affirme-t-il, nous nous tendrons la main pour travailler ensemble à la gloire de notre patrie commune »[7]. Noble objectif, qui s'inscrit bien dans son tempérament. Objectif

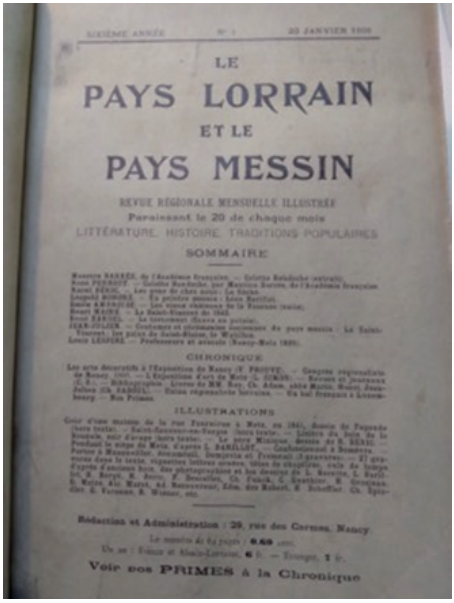
qu'il poursuivra sa vie durant, ne ménageant ni ses efforts, ni sa santé. En Lorrain convaincu, il ne « bornait pas ses sympathies et son activité à son pays natal, cette ville de Raon dont il parlait si souvent […] et à Nancy, sa patrie d'adoption. Il était aussi membre associé de l'Académie nationale de Metz, et ce titre symbolise tout l'intérêt qu'il portait à la Lorraine […] annexée, à laquelle il joignait l'Alsace »[8].

Pour mener à bien ses desseins, Sadoul se sert de sa revue, le *Pays Lorrain*, et de relais à Metz, des amis acquis comme lui à la cause de ce qu'ils nomment alors la « grande Lorraine ». Fondé en 1904 à destination d'un lectorat populaire, le *Pays Lorrain* affiche ses objectifs : « mieux faire connaître leur pays aux Lorrains des trois départements français ». Soulignant qu'elle entend s'abstenir de toute politique, la revue fait appel à la collaboration de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la région, où qu'ils demeurent.

Mais son but étant surtout de répandre l'idée de la continuité d'une « grande Lorraine » à travers des abonnés vivant dans tout l'espace lorrain, Charles Sadoul ambitionne très vite d'étendre la diffusion au-delà des trois départements « français », c'est-à-dire en Lorraine annexée, afin qu'à travers l'ensemble des lecteurs apparaisse l'unité des questions qui intéressent le régionalisme lorrain. En d'autres termes, selon lui, les problématiques qui se posent restent les mêmes d'un côté et de l'autre de la nouvelle frontière, notamment en matière de mentalités, de croyances populaires et de culture matérielle. Dans cette perspective, soucieux de garantir, côté messin, un bon accueil au *Pays Lorrain*, Sadoul prend soin de s'assurer du soutien d'hommes en qui il a toute confiance. Il sait qu'une nouvelle publication, l'*Austrasie*, revue de Metz et des Messins, est en préparation, et que son champ thématique et l'aire de sa diffusion sont prévus pour cibler prioritairement Metz et les Messins. Dans ces conditions, il craint que le positionnement du *Pays Lorrain* ne s'avère délicat. Ne souhaitant pas faire de tort à cette potentielle nouvelle revue, il précise : « je crois que nous pourrons faire de la bonne besogne sans nuire à l'*Austrasie*, si elle reparaît ? Au contraire, comme je vous l'ai dit, nous l'aiderons et la compléterons »[9]. L'*Austrasie* reparaît en 1905.

En 1909, Sadoul décide de modifier la politique éditoriale du *Pays Lorrain* et l'élargit, en lui adjoignant la revue *Le Pays Messin*. Les deux revues, désormais réunies sous le titre *Le Pays Lorrain et le Pays Messin*, ont comme ambition principale d'inclure les Messins de Metz et des environs dans leur lectorat, en leur rappelant les vieilles coutumes et l'histoire de leur région. Le but du *Pays Messin* est notamment, aussi, de les tenir au courant de l'activité intellectuelle et culturelle messine, tout en restant strictement à l'écart de la politique, « qu'elle soit étrangère ou intérieure ». Bien qu'elles aient la même administration et un

seul administrateur, Charles Sadoul, le même support-papier et une pagination unique, les deux revues ont chacune leur directeur : Louis Lespine prend la direction du *Pays Messin*, Sadoul, celle du *Pays Lorrain*.



LE
PAYS LORRAIN
ET LE
PAYS MESSIN

REVUE RÉGIONALE MENSUELLE ILLUSTRÉE
Paraissant le 20 de chaque mois
LITTÉRATURE, HISTOIRE, TRADITIONS POPULAIRES

SOMMAIRE

CHRONIQUE

ILLUSTRATIONS

Rédaction et Administration : 29, rue des Carmes, Nancy

Voir nos PRIMES à la Chronique

Le Pays Lorrain et le Pays Messin,
couverture du premier numéro commun, janvier 1909.
Coll. part. / Cliché FR.

Revenons un instant en arrière. Dès les toutes premières livraisons du *Pays Lorrain*, en 1904, Sadoul avait fait une réelle place à des auteurs de la Lorraine annexée, pour des contributions consacrées à l'histoire, la vie quotidienne, les mentalités et les traditions des habitants de l'ensemble de l'espace lorrain : *fiauves*, chansons, poésies, en patois lorrain, etc.

Ainsi, en 1908, relayant l'ethnologue et folkloriste Arnold Van Gennep (1873-1957), il avait invité les instituteurs de toute la Lorraine à enquêter sur les traditions et les coutumes des villages où ils enseignaient : « Trop peu d'instituteurs connaissent l'intérêt national et scientifique de ces recherches ; beaucoup d'entre eux s'occupent bien de l'histoire locale, dépouillent les archives, compulsent les papiers de famille. Mais ce travail pourra toujours être fait un jour ou l'autre. Le progrès uniformise vite les populations des campagnes ; c'est donc de la vie actuelle qu'il s'agit de s'occuper, avant qu'elle ne disparaisse, plutôt que de la vie d'autrefois »[10]. Ce faisant, il jetait les bases de ce qui

permettra, plus tard, d'établir les premières vraies enquêtes sur l'environnement culturel et matériel des sociétés rurales vivant dans l'espace lorrain.

À partir de 1909, le *Pays Messin* est donc officiellement réuni au *Pays Lorrain*. Dans ce nouveau contexte, où Sadoul ouvre largement ses colonnes à des auteurs mosellans pour des thématiques spécifiquement mosellanes, et où il inscrit sa revue dans une spatialité plus large, qui couvre une partie des territoires devenus allemands, la collaboration de contributeurs vivant à Metz ne s'avère pas inutile. Elle apparaît même nécessaire.

Le premier de ces collaborateurs est Jean-Julien Barbé. Né à Vantoux en 1868, Barbé a fait ses études à l'école allemande. Mais il est resté fidèle au souvenir de la France et se passionne pour l'histoire locale. On lui doit un grand nombre de publications sur Metz avant l'annexion, et sur le pays messin. Après la guerre, Barbé deviendra archiviste municipal. Admis comme membre de l'Académie nationale de Metz en 1945, il mourra en 1950. Sadoul ne peut s'attacher meilleur collaborateur. Le nombre considérable de ses contributions, qu'il signe sous le nom de Jean-Julien, en témoigne : dès 1906, il donne au *Pays Lorrain* des *fiauves* et des chansons populaires en patois messin, des articles sur l'histoire de Metz et de la Moselle (« Jeanne d'Arc et les messins » en 1908) et sur les coutumes du Val de Metz (« le vin de Pâques », singulière cérémonie jadis célébrée le dimanche des Rameaux[11]), des notes, des biographies de Messins ou de Nancéiens établis à Metz.

Attentif à tout ce qui peut concerner la vie et les comportements en Lorraine annexée, Sadoul suit avec attention la presse et les nouvelles publications, qu'il recense dans le *Pays Lorrain*. C'est ainsi qu'il rapporte, avec une pointe probable de satisfaction, comment le *Berliner Zeitung am Mittag* fait état de « la survivance des mœurs et des usages français [chez les Lorrains annexés], [de] l'amour de la France qui y est toujours vivace, alors qu'ils restent indifférents aux splendeurs germaniques »[12].

En 1909, *Le Pays Lorrain et le Pays Messin* désormais réunis inaugurent une nouvelle rubrique, intitulée « Chronique du Pays Messin », spécifiquement consacrée aux usages populaires et aux cérémonies anciennes du pays messin, que Charles Sadoul confie à Jean-Julien Barbé. Dès lors, régulièrement, mais pas forcément dans chaque livraison, Barbé évoquera ces coutumes propres à la région de Metz, dont certaines ont longtemps perduré. A cette époque, la Lorraine annexée est allemande depuis presque quarante ans. Deux générations se sont succédé. Celle des vieux Messins qui avaient suivi Sadoul en 1904 disparaît peu à peu, le nombre de fidèles abonnés de Metz s'érode. Mais la guerre éclate et sa mobilisation contraint Charles Sadoul à interrompre la publication jusqu'en 1919. Barbé reprendra alors ses contributions en 1919 et les poursuivra jusqu'en 1935.

À partir de 1919 aussi, après la guerre et le retour des « désannexés » à la France, le *Pays Lorrain* perpétue la « Chronique du Pays Messin ». Mais le climat général s'est tendu. Des difficultés commencent à sourdre, et l'on voit poindre des aigreurs, voire du ressentiment, chez les Lorrains redevenus français. Sans les ignorer, mais fidèle à son idéal, Charles Sadoul continue pourtant à croire en une communauté lorraine solidaire, toujours liée par des traditions et des habitudes de vie, sinon communes, du moins restées proches les unes des autres.

Face à l'incompréhension qui monte, entre désannexés et Lorrains du Sud, il nourrit l'espoir que s'apaisent ces crispations, et pense « que les liens entre Metz et Nancy doivent être resserrés par des rapports fréquents » et que les Lorrains doivent restés unis, par tous les moyens possibles, à l'exemple des deux académies de Nancy et de Metz[13].

Si les liens entre les deux villes passent par l'amitié entre les académiciens, Sadoul est convaincu qu'ils doivent aussi passer par l'information, afin de toucher un plus grand nombre. Il fait donc appel à son ami Pierre Braun pour prendre la suite de Barbé à la rédaction de la « Chronique du Pays Messin », dans le *Pays Lorrain*. Pierre Braun était né à Paris, en 1881, dans une vieille famille originaire de la Lorraine annexée. Mais il avait été élevé à Nancy, où il avait fait ses études secondaires. Agrégé d'histoire en 1906, il y enseignera au lycée jusqu'en 1914. Après la guerre, c'est au lycée de Metz qu'il professera, jusqu'à sa mort, en 1922. Il sera membre titulaire de l'Académie nationale de Metz (en 1920) et associé-correspondant de l'Académie de Stanislas. Profondément attaché à ses racines lorraines, Braun est un ami de la première heure du *Pays Lorrain*, auquel il donne nombre de contributions, en particulier, dès 1905, l'histoire d'*Une commune du Pays Messin pendant la Révolution, Teterchen*, le village de ses racines.

À partir de 1919, alors qu'il a rejoint Metz, il assure donc la « Chronique du Pays Messin », où il critique avec « verve et vigueur », « le régime auquel était encore soumis la Lorraine et qui perpétuait les institutions et les règlements du Reichsland […]. On trouvait dans ses Chroniques si vivantes une connaissance profonde des hommes et des choses, des aspirations et des besoins de la Lorraine ci-devant annexée »[14]. C'est ainsi que chaque mois, les lecteurs du *Pays Lorrain et du Pays Messin* sont minutieusement informés de la vie messine. Mais, comme on l'a vu, le contexte a changé depuis la fin de la guerre. Et les chroniques de Pierre Braun, s'inscrivant dans une situation complexe, parfois difficile à comprendre pour les Lorrains restés français, mettent désormais en évidence des rapports entre Metz et Nancy qui se compliquent, voire qui se tendent, amenant Sadoul à s'adresser aux Messins, désabusés et amers : « vous êtes, vous aussi, envahis par des gens qui ne savent rien de notre tempérament.

Cela se tassera, il faut laisser le temps aux Lorrains de se débrouiller eux aussi. Et puis, franchement, vous avez cru que la France était sans défaut, vous aviez fondé trop d'espoir sur nous ; il y a naturellement une désillusion. Vous avez pris aussi d'autres habitudes, il faut vous accommoder à d'autres ; c'est affaire de temps… Chez nous aussi, nos hauts fonctionnaires sont étrangers au pays, cela a toujours été ainsi, chez vous également, avant 1870. Mais tout de même, il y a des avantages, dans le nouveau régime que vous n'aviez pas. Ces nouveaux fonctionnaires n'ont pas la raideur allemande, parlent votre langue et leurs habitudes diffèrent peu des vôtres »[15].

La mort de Pierre Braun en 1922 n'entraîne pas la disparition de la « Chronique du Pays Messin », qui continue régulièrement d'informer les lecteurs du *Pays Lorrain* de la vie à Metz, et notamment de l'actualité culturelle. Mais, alimentée par deux nouveaux collaborateurs, André Gain et A. Lallemand, elle fait de plus en plus souvent état des « tiraillements relationnels » qui se multiplient. En 1925, conséquence de ce contexte, le *Pays Messin* finit par se « désunir » du *Pays Lorrain*. Pour autant, Sadoul reste fidèle à ses idéaux et la « Chronique du Pays Messin », assurée par Lallemand, persistera jusqu'en 1932.

Charles Sadoul et Raphaël de Westphalen

On ne peut évoquer Charles Sadoul et son œuvre en faveur des traditions populaires lorraines sans citer son « homologue » folkloriste messin, le docteur Raphaël de Wesphalen. Celui-ci, connu surtout pour son *Petit dictionnaire des traditions populaires messines*, publié à Metz en 1934, était né à Metz, en 1873, d'un père d'origine rhénane et d'une mère messine. Après des études de médecine à Strasbourg, il était revenu s'établir comme médecin à Verny en 1901, effectuant des tournées qui seront à l'origine de l'œuvre pour laquelle il est connu. Il exerça ensuite à Novéant et à Gorze, puis à l'hôpital Bon-Secours, avant de créer son propre cabinet à Metz, rue Mazelle. Il est probable que c'est sa vocation de médecin de campagne qui l'amena à tant s'intéresser aux remèdes traditionnels et aux superstitions[16]. Le docteur de Westphalen est mort en 1949. Il avait été admis membre de l'Académie nationale de Metz en 1913.

Outre son dictionnaire des traditions messines, que Sadoul n'a pas connu, et qui ne doit pas occulter ses autres travaux, Westphalen est aussi dialectologue mosellan, folkloriste messin, historien local, et il contribue à nombre de revues d'histoire et d'ethnographie. Il est l'auteur de comédies villageoises et de chansons en langage populaire messin et de bien d'autres publications. S'il réserve, légitimement, l'essentiel de ses travaux aux publications de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Moselle, Westphalen noue aussi des liens avec Charles Sadoul, confie au *Pays Lorrain et au Pays Messin* une chanson en patois messin, recueillie par ses soins, « Lé chanson don mare » (la chanson

du maire) et intervient, ponctuellement, sur des sujets variés, toujours en lien avec les traditions .

Si Westphalen entre ici dans notre propos, c'est dans le cadre de la création des collections d'arts populaires, initiées par ses soins, à Metz, et par Charles Sadoul, à Nancy. En effet, comme ce dernier, conscient de l'inéluctable évolution des communautés rurales, il se soucie de rassembler et de conserver, avant leur disparition, les derniers témoignages de la culture matérielle en pays messin. Ses tournées de médecin, qui lui assurent la reconnaissance de ses patients et lui ouvrent facilement les portes de leur logis, lui facilitent la tâche, alors que coté nancéien, pour obtenir l'objet convoité, Sadoul doit souvent négocier, parfois directement dans la rue. C'est dans ce contexte que Westphalen participe à la constitution des collections du Musée du Peuple messin. Bien que riche d'importants fonds d'objets de la vie quotidienne, collectés largement autour de Metz, l'expérience de ce musée, « régional et local », sera, hélas, éphémère. Il sera fermé pendant la seconde guerre mondiale et jamais ré-ouvert à ce jour. Ses collections ethnographiques constituent un remarquable complément de celles du Musée Lorrain.

Charles Sadoul, l'Alsace et l'Allemagne.

Comme l'a souligné Philippe Alexandre, si la situation créée en 1871 n'a pas permis aux Lorrains de la Lorraine restée française d'entretenir des relations culturelles directes, institutionnelles ou officielles avec l'Allemagne, on observe néanmoins de nombreux signes, comme en 1909, lors de l'Exposition internationale de l'Est de la France à Nancy, qui montrent qu'on peut parler d'influences et d'attentes réciproques entre les deux pays[19]. Mais tous les intellectuels nancéiens n'adoptent pas la même attitude face à l'Allemagne. Certains restent méfiants, voire hostiles, d'autres invitent à « observer ce qui se fait chez le voisin », pour en « tirer des leçons »[20]. C'est dans le contexte de cette manifestation que l'on évoquera ici les rapports de Charles Sadoul avec l'Alsace devenue allemande. Cette relation est complexe, et ne s'inscrit pas dans la même problématique que celle qu'il entretient avec la Lorraine annexée.

Parmi tous les Alsaciens accueillis à Nancy après 1871, les frères Fruhinsholz, venus de Schiltigheim, avaient fondé, dès 1872, la Société française de Tonnellerie Mécanique[21], qui se développe rapidement. Sadoul entretient des rapports avec ces Alsaciens entreprenants. Et, lorsque se concrétise le projet de village alsacien à l'Exposition internationale de l'Est de la France[22], dans lequel sont impliqués les Fruhinsholz, le Comité de ce village met à sa disposition une grande salle de la pittoresque maison provenant de Zutzendorf, remontée pour la circonstance, où il pourra exposer « des meubles et des ustensiles campagnards lorrains ». S'il accepte cette proposition, il reste cependant peu

convaincu et lucide sur les rapports entre les deux provinces : « Telle est la force de l'habitude que, depuis quarante ans, nous sommes habitués à voir joints les deux noms d'Alsace et de Lorraine. On ne pouvait les séparer ici. Il ne faudrait pas cependant déduire de ce rapprochement que les deux provinces [*ont*] des mœurs et des coutumes identiques, ou tout au moins très voisines »[23]. Persistant, voire s'obstinant, à considérer comme révisable un traité qui réunit sous une même administration deux régions naturellement très dissemblables, il observe qu'en « Alsace comme en Lorraine, malgré le cours des années, les populations ont jalousement gardé leurs caractères distinctifs et leurs qualités propres »[24]. Malgré tout, il saisit cette opportunité, et, pour la première fois, il présente un *poêle* (belle chambre) reconstitué, et de nombreux objets de la vie quotidienne collectés et rassemblés par ses soins, prémices des futures collections d'ethnographie du Musée Lorrain. En dépit de ses réserves, ses relations avec l'Alsace ne s'arrêteront pas là : il est en contact amical avec Adolphe Riff, conservateur du Musée historique de Strasbourg, fondateur du périodique l'Art populaire en France à laquelle il contribue.

Autre exemple de « lien » entre la Lorraine et l'Allemagne, l'utilisation, par le pouvoir impérial, d'anciennes traditions ou d'éléments de l'environnement matériel des Lorrains annexés, – meubles, costumes… –, à des fins identitaires. Dans ce domaine, deux exemples paraissent significatifs. D'abord, l'intérêt, pour ce mouvement de « prussification », des savants allemands, soucieux de démontrer le caractère germanique des *pays* lorrains annexés. Ainsi, en 1901, la Société berlinoise d'Anthropologie avait tenu un congrès à Metz et était allée visiter Vic-sur-Seille et son briquetage de l'Âge du Fer[25]. Ensuite, la tenue à Berlin, en 1911, de l'exposition *Internationale Reise und Fremden verkehrs austellung*. Cette exposition internationale de tourisme s'était attachée à valoriser les ressources naturelles et culturelles des États allemands. Aussi un espace avait-il été réservé à l'Alsace-Lorraine, et plus particulièrement à Metz, qui était devenue, quarante ans après l'Annexion, une ville qu'aimaient visiter les Allemands, en particulier les anciens combattants prussiens de la guerre de 1870. Les champs de bataille étaient tout proches, et nombreux étaient ceux qui faisaient le « pèlerinage ».

Pour le pouvoir impérial, la Lorraine annexée était donc devenue un territoire à part entière de l'espace germanique, qu'il convenait de faire passer pour une région allemande comme les autres. C'est à ce titre que fut présentée, au stand de Metz, une poupée, dite « Jeune fille de Vic-sur-Seille », revêtue d'un de ces costumes lorrains « inventés » comme symboles patriotiques, qui font vivement réagir Charles Sadoul[26]. Il s'indigne notamment contre la diffusion de l'iconographie de ce costume prétendument lorrain : « On inonde notre pays de cartes représentant de soi-disant paysannes lorraines, qui ne sont que de

grossières mascarades. Au moment où les vieux costumes lorrains disparaissent, nous avons cru bon d'en conserver des représentations exactes et sincères »[27]. Résolu à abolir cette image trompeuse, il décide d'étudier les vraies traditions vestimentaires lorraines, et collecte les derniers spécimens de coiffes encore en usage dans les Vosges.

Charles Sadoul et le Musée Lorrain

Musée de l'histoire de la Lorraine, le Musée Lorrain ne pouvait pas se limiter à l'évocation d'un passé essentiellement politique. Il devait aussi faire une place à des réalités plus modestes, rappeler ce que furent les conditions de la vie quotidienne avant que l'ère industrielle n'en efface en grande partie les caractères originaux. Dès sa fondation, ses responsables s'étaient donc souciés de rassembler des objets qui resteraient des témoins de la vie domestique et des traditions culturelles lorraines. Après l'incendie de 1871, elles furent rapidement reconstituées et réparties en quatre sections, dont celle des « Arts rustiques » sera confiée à Charles Sadoul.

La création de cette section, en 1910, s'inscrivait alors dans le contexte de la naissance des musées d'ethnographie régionale, le Museon Arlaten[28] et Musée Alsacien[29], et dans celui du Congrès régionaliste de Nancy, en 1909, au cours duquel avait été présenté un rapport en faveur de la protection du patrimoine : « […] qu'il nous soit permis d'émettre en outre le vœu que les musées régionaux affectent le caractère de musées de province et présentent, à côté des objets d'archéologie pure, des vêtements, des meubles, des objets usuels de la vie, de manière à pouvoir reconstituer toutes les fois que cela sera possible, des ensembles pouvant donner au public l'idée des usages et des habitudes de leurs ancêtres aux diverses époques. Nous avons à Strasbourg un exemple de ce que l'on peut faire en ce sens avec l'admirable Musée Alsacien »[30].

En compagnie de Georges Demeufve (1873-1934), conservateur du mobilier et des objets d'art, Sadoul sillonne les campagnes à la recherche des derniers témoins de la vie quotidienne. Les deux collègues s'entendent parfaitement bien, soucieux, chacun dans son domaine, d'enrichir les collections. Charles Sadoul ne compte ni son temps ni ses efforts, et Demeufve dira plus tard de son ami : « Il avait pu tirer parti de l'exiguïté des locaux, il avait déjà pu tenter une reconstitution de la « belle chambre » d'une maison de paysans de la région de Nancy. De beaux meubles, très typiques, garnissaient les murs, les objets les plus variés, les ustensiles les plus divers s'alignaient de tous côtés, classés avec une scrupuleuse méthode. Une pièce caractéristique manquait-elle dans une série ? Avec le plus grand désintéressement, Charles Sadoul la prélevait sur ses collections personnelles et l'apportait au Musée Lorrain. Il était heureux lorsque les circonstances lui permettaient de faire, si j'ose dire, des fouilles dans

des greniers villageois ; il se jouait alors de la poussière et des toiles d'araignée ; ses explorations atteignaient les coins les plus obscurs et les plus reculés. Les trouvailles étaient souvent importantes ; il ramenait des trésors… »[31]. Sadoul consacre l'essentiel de son temps à l'organisation de sa section. S'inspirant de Frédéric Mistral, il s'efforce de « couvrir » au mieux l'ensemble de l'espace lorrain, cherchant d'abord à recueillir les objets dont il pressent que l'usage sera bientôt abandonné. Quoique plus aléatoire que celle du docteur de Westphalen, dans le pays messin, sa méthode semble efficace : pour réunir l'importante collection d'*affiquets* (porte-aiguilles à tricoter) du Musée Lorrain, il profite des belles journées d'été, quand les villageoises se réunissent pour bavarder, en tricotant devant leurs portes, leur *affiquet* à la ceinture. Il ne lui reste plus qu'à sillonner la rue pour repérer les tricoteuses et les convaincre de lui céder leur précieux ustensile[32]. Sa courtoisie naturelle et son pouvoir de conviction font merveille.

Durant toutes ces années, il s'attache à ne jamais négliger les provenances mosellanes. Avant 1918, les contacts avec la Lorraine annexée se font principalement à travers le *Pays Lorrain* et le *Pays Messin*, et peu d'objets entrent au Musée Lorrain, sinon quelques modestes artefacts de la Moselle profonde. A partir de 1918, la collecte s'intensifie, dans les anciens pays mosellans annexés. Tandis que Westphalen se concentre sur le pays messin et accumule de nombreux objets du quotidien, Sadoul s'efforce de combler les lacunes mosellanes des collections ethnographiques nancéiennes et acquiert, entre autres, des coiffes à Sarreguemines, des objets en étain de l'ancienne fonderie Davros Callot à Metz ou encore un *Pommerhof ou boro*, poêle des environs de Lorquin. Tous ses efforts porteront leurs fruits : le fonds d'ethnographie qu'il a initié et que ses successeurs ont continué jusqu'à nos jours, constitue désormais, avec celui du Musée du Peuple messin, un témoignage éclatant d'une culture lorraine restée globalement unifiée.

Au fil des années, l'idéal de Charles Sadoul et sa capacité à aller vers les autres, notamment vers les Lorrains annexés et vers les Alsaciens, ne lui valent pas que des amis. En dépit de ces critiques, il poursuit délibérément son œuvre, et quand il meurt, le 15 décembre 1930, il laisse le souvenir d'un homme de conviction, empathique et généreux, qui a su maintenir malgré tout un lien entre tous les habitants de *sa* « grande Lorraine, enclose entre les Vosges et l'Argonne, entre les sources de la Saône et de la Meuse et l'Ardenne sombre où chacun a sa place : Nancy chargée des soins intérieurs de la province et du meublement de son cerveau, Metz chargée des relations extérieures et de la pureté de son cœur »[33]. Telle apparaît alors la Lorraine de Charles Sadoul à ses contemporains.

ꕥ ◆ ꕥ

Notes

[1] Marcel Grosdidier de Matons, « Metz et le Pays lorrain », dans *Le Pays lorrain*, n° spécial 1904-2004, p. 43-46. Professeur d'histoire au lycée de Nancy, puis au lycée de Metz, docteur ès lettres, Marcel Grosdidier de Matons (1885-1945), admis membre titulaire de l'Académie nationale de Metz en 1926, collabora au *Pays Lorrain* à partir de 1925. Charles Sadoul, décédé le 15 décembre 1930, était membre de l'Académie de Stanislas et associé libre de l'Académie nationale de Metz.

[2] Voir les travaux de François Roth sur la Lorraine annexée, et ceux, plus récents, de Philippe Alexandre, sur les échanges culturels entre la Lorraine et l'Allemagne de Guillaume II.

[3] Albert Ronsin (dir.), *Les Vosgiens célèbres. Dictionnaire biographique illustré*, Vagney (Vosges), Gérard Louis, 1990, p. 325.

[4] *Ibidem*.

[5] Marcel Grosdidier de Matons, *op. cit*.

[6] Détruites en grande partie dans l'incendie de sa maison de Raon-l'Etape en 1944.

[7] Marcel Grosdidier de Matons, *op. cit*.

[8] Archives de l'Académie de Stanislas.

[9] Marcel Grosdidier de Matons, *op. cit*.

[10] *Le Pays Lorrain*, 1908, p. 142.

[11] *Le Pays Lorrain*, 1908, p. 167 ; *Mémoires de l'Académie de Metz*, 1886.

[12] *Le Pays Lorrain*, 1908, p. 511 (chronique des revues et journaux).

[13] Pierre Labrude, « La section messine de l'Académie de Stanislas de Nancy (1872-1904) », dans Pignon-Feller (Christiane) et Nauroy (Gérard) (dir.), *Metz, L'annexion en héritage 1871-1918*, Thionville, ANM/Gérard Klopp, 2012, p. 32-39 ; Denis Schaming, « Des académiciens messins émigrés à Nancy et la sections messine de l'Académie de Stanislas (1872-1904) », dans *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, tome XXXIII, 2020, p. 351-364. A noter aussi l'élection, comme associés libres de l'Académie nationale de Metz, de plusieurs académiciens de Nancy, parmi lesquels Charles Sadoul.

[14] *Le Pays Lorrain*, 1922, p. 182-183.

[15] Cité par Marcel Grosdidier de Matons, *op.cit.*

[16] Isabelle Bardiès, « L'expérience du Musée du Peuple messin », dans L'*Élégance et la Nécessité. Costumes de Lorraine*, Metz, Éditions Serpenoise, 2001, p. 38.

[17] *Le Pays Lorrain et le Pays Messin*, 1910.

[18] *Le Pays Lorrain*, 1926, p. 464-467 (à propos d'une ancienne tradition messine, connue également à Magnières, près de Gerbéviller).

[19] Philippe Alexandre, « Nancy et l'Allemagne de Guillaume II ». « Échanges transculturels, portées et limites », *supra*.

[20] Philippe Alexandre, *ibidem*.

[21] Devenue Nordon Industries. Sur le site, avenue du XXème Corps à Nancy, se trouve toujours une maison alsacienne remontée, qui rappelle les origines des fondateurs.

[22] A propos de ce village, voir : Frédérique Gaujacq, « La maquette du village alsacien : un projet de décor devenu témoignage historique de l'exposition de 1909 », dans *Le Pays Lorrain*, 2021, n° 4. Voir aussi *« 1909. L'Alsace à Nancy »*, ouvrage collectif publié à l'occasion de l'exposition « l'Alsace à Nancy » au Musée Alsacien à Strasbourg, Strasbourg, Éditions des Musées de Strasbourg, 2021, 194 p.

[23] Charles Sadoul, « Chambre lorraine de la maison alsacienne », dans Louis Laffitte, *Rapport général sur l'exposition internationale de l'Est de la France : Nancy, 1909*, Nancy-Paris, Berger-Levrault, 1912, p. 21.

[24] Charles Sadoul, *op. cit*.

[25] François Roth, « Metz-Berlin, une relation imposée par l'histoire », dans *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, 1988, p. 143-152.

[26] Cette poupée est conservée au Musée Alsacien avec quatre autres poupées en costume alsacien de même provenance. Voir Malou Schneider, « Le costume lorrain, symbole patriotique », dans Francine Roze et coll., *L'Élégance et la Nécessité. Costumes de Lorraine*, Metz, Éditions Serpenoise, 2001, p. 132-135.

[27] *Le Pays Lorrain*, 1905, p. 223.

[28] Fondé en Arles par Frédéric Mistral en 1896.

[29] Fondé à Strasbourg en 1902, ouvert au public en 1907.

[30] Émile Nicolas, « Rapport présenté au Congrès régionaliste de Nancy », dans *Le Pays Lorrain et le Pays Messin*, 1909, p. 627. Pierre-Emile Nicolas (1871-1940), critique d'art, fut président de la Société lorraine des Amis des Arts. Membre titulaire de l'Académie de Stanislas en 1929.

[31] *Le Pays Lorrain*, 1931, p. 28.

[32] Témoignage de son fils Paul Sadoul (1918-2011), président de la Société d'Histoire de la Lorraine et du Musée lorrain de 1987 à 1997.

[33] Marcel Grosdidier de Matons, « Metz », dans *Le Pays Lorrain*, 1931, p. 44.